Borrut Antoine,
Entre mémoire et pouvoir.
L'espace syrien sous les derniers Omeyyades
et les premiers Abbassides (v. 72-193/692-809),

Leyde, Brill, 2011, xviii + 543 p.
ISBN : 978-9004185616

L'ouvrage d'Antoine Borrut est issu d'une thèse soutenue à l'université de la Sorbonne (Paris 1) en 2007. Comme l'indique son titre, l'histoire syrienne des deux premiers siècles de l'hégire est au centre de cette étude par-delà la césure de la révolution abbasside (132/750) qui met fin au règne des Omeyyades. Cette rupture dans l'histoire événementielle ne saurait en effet commander le cadre d'une étude qui se propose de restaurer l'historiographie « perdue » du second siècle de l'hégire. La première raison en est que l'histoire du tournant abbasside reste encore obscure et suscite de nombreuses hypothèses dans la recherche contemporaine ; la seconde, que l'histoire omeyyade n'est en grande partie conservée que dans des ouvrages rédigés au IXe siècle sous le califat abbasside.

La thèse qui oriente l'ensemble de l'étude est développée dans les trois premiers chapitres : l'écriture de l'histoire est inspirée par les détenteurs du califat qui mobilisent une élite savante dans le but de contrôler le passé afin de mieux assurer leur pouvoir au présent et au futur. « La plume et l'épée révélaient ainsi leur complémentarité », affirme l'auteur, citant Ibn Ḫaldūn (p. 37). Il s'agit donc pour l'historien contemporain de se livrer à une archéologie des textes à même de dégager les diverses strates d'écriture et de réécriture qui en sont venues à composer le corpus classique dans lequel l'auteur prétend repérer l'établissement successif « d'orthodoxies » politiques passées par des « filtres historiographiques » (sélections, ajouts, suppressions). L'ensemble constitue une « vulgate historiographique » que l'historien contemporain doit apprendre à relativiser en exploitant d'autres sources littéraires plus marginales, sans compter les témoignages, aujourd'hui nombreux, révélés par l'archéologie, la numismatique, l'épigraphie et la paléographie.

Le premier chapitre traite de la question centrale des sources narratives islamiques et de leur transmission dont les conditions « font désormais partie intégrante de la nature du document que l'historien a entre les mains » (p. 18). L'absence de sources narratives contemporaines de la période omeyyade conduit à l'interrogation sur l'émergence et les premiers développements de l'historiographie islamique. L'auteur prend parti dans le débat en reconnaissant que si des écrits historiques furent bien produits à l'époque omeyyade, seuls certains « passages obligés » furent conservés dans la vulgate historiographique « sponsorisée » par les Abbassides.

Le deuxième chapitre entend mettre en évidence les filtres historiographiques qui ont conduit à l'instauration de cette vulgate. Pour ce faire, la démonstration n'est pas textuelle, mais factuelle. L'auteur découpe l'histoire omeyyade en une série de phases depuis l'affirmation du pouvoir marwanide en 72 H. jusqu'à la troisième *fitna* qui marque la chute du califat en 132 H., puis l'histoire abbasside depuis la révolution de 132 jusqu'au retour du califat à Bagdad « après Sāmarrā' » en 279, en postulant que les compétitions économiques, politiques et tribales de ces différentes phases ont dû engendrer des compétitions historiographiques. La production historique de Ṭabarī, considéré comme un « filtre historiographique majeur » de cette huitième phase de l'histoire dynastique, aurait imposé une grille d'analyse d'une influence considérable tant à l'époque médiévale que moderne.

Le chapitre III traite de la question des sources en marge de cette « vulgate historiographique ». Elles sont constituées d'abord par les documents issus de la pratique califale et administrative : papyri (égyptiens) et données épigraphiques et numismatiques, sans compter le programme architectural omeyyade dont les traces nous sont conservées sur le terrain. À cet ensemble, peut s'ajouter dans une certaine mesure, étant donné les problèmes de transmission qui lui sont inhérents, le corpus des épîtres et de la poésie.

Des sources plus tardives peuvent aussi être mises à contribution, comme celles rapportées des géographes de l'espace syrien (al-Yaʿqūbī, Ibn al-Faqīh, Ibn Ḥawqal, al-Muqaddisī, Ibn Šaddād, Yāqūt al-Ḥamawī) ou des dictionnaires biographiques syriens qui font appel à des sources souvent négligées (Ibn ʿAsākir sur Damas, Ibn al-ʿAdīm sur Alep). Des œuvres historiques comme celle du Syrien anti-chiite Ibn Kaṯīr témoignent d'une réhabilitation de l'image de la première dynastie, tandis que les polémiques anti-omeyyades d'al-Ǧāḥiẓ et d'al-Maqrīzī peuvent s'avérer d'un certain intérêt. Enfin, la théorie d'Ibn Ḫaldūn qui inscrit les deux dynasties successives dans la durée d'une *ʿaṣabiyya* leur servant de fondement, propose une vision sociologique de l'histoire du second siècle. À côté de ces sources classiques, les littératures plus marginales, apocalyptiques et hérésiographiques (chiites et kharijites) fournissent à l'historien matière à réflexion. De même, les sources non musulmanes doivent également être exploitées. Selon l'auteur, elles ne sont pas à considérer comme des sources externes puisqu'elles émanent de communautés encore majoritaires au second siècle, qu'elles offrent quelquefois un point de vue plus proche de

BCAI 28 (2013) Borrut Antoine: Entre mémoire et pouvoir. L'espace syrien sous les derniers Omeyyades et les premiers Abbassides (v. 72-193/692-809), recensé par Viviane Comerro
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'événement rapporté et, surtout, que la circulation de l'information a toujours été permanente entre les différentes communautés confessionnelles.

Les chapitres IV à VIII s'ordonnent autour de la thématique contemporaine de la mémoire dans sa relation à l'histoire, la démarche de l'historien consistant à faire apparaître une « histoire de la mémoire » à travers ses différents niveaux de mobilisation, mais aussi les stratégies de l'oubli qui vont de pair.

Dans le chapitre IV, l'auteur recense quelques « lieux de mémoire » de l'écriture de l'histoire cristallisée sur le massacre du Nahr Abī Fuṭrus ou la fondation de Bagdad par le calife abbasside al-Mansūr. Il observe une évolution progressive qui fait glisser les Omeyyades « de l'adversité à l'altérité », opérant ainsi une rédemption de leur mémoire (El-Hibri) pour affirmer la continuité politique du califat. Mais l'auteur fait également émerger d'autres lieux plus enfouis dans les strates historiographiques comme celui de la résidence syrienne des prétendants abbassides entre 68 et 132, à al-Ḥumayma, ou l'appropriation de la figure biblico-coranique de Salomon par les Omeyyades.

Les chapitres V et VI traitent de la construction de deux figures de héros omeyyades, Maslama b. ʿAbd al-Malik, frère du calife et combattant à la frontière byzantine et ʿUmar b. ʿAbd al-ʿAzīz, le calife « saint ».

Le chapitre VII traite du tournant historique représenté par la révolution abbasside dans l'espace syrien depuis la version autorisée de l'épisode fournie, nous dit l'auteur, par les *Aḫbār al-dawla al-ʿabbāsiyya* et Ṭabarī, jusqu'aux interprétations concurrentes véhiculées par certaines des sources chrétiennes. Les débats engendrés dans la recherche moderne autour de cet épisode sont largement évoqués.

Enfin, le dernier chapitre entend esquisser une autre lecture du pouvoir califal en Syrie, établissant la cohérence d'une période qui va de la fondation du Dôme du Rocher par ʿAbd al-Malik (72/692) jusqu'à l'abandon d'al-Raqqa comme résidence califale à la mort de Hārūn al-Rašīd (193/809). Cette cohérence se manifeste dans la construction d'un paysage architectural islamique programmé par le calife, dans l'affirmation d'une souveraineté patrimoniale et dans un exercice mobile du pouvoir.

Les analyses proposées dans cet ouvrage sont guidées par une thèse, constamment répétée tout au long de l'ouvrage, celle d'une écriture de l'histoire commandée par l'une et l'autre dynastie. Néanmoins, cette affirmation donne sujet à débat, d'autant que les traces textuelles de réécritures successives ne sont guère mises en évidence. Que le nom d'al-Ma'mūn soit lié au mouvement de traduction (*Bayt al-Ḥikma*), qu'il y ait eu des astrologues de cour ou que l'histoire universelle d'Ibn Isḥāq ait été une commande califale, cela ne supprime pas pour autant l'autonomie intellectuelle du savant dont le calife recherche le prestige. À plusieurs reprises, l'auteur semble élargir la notion de pouvoir au-delà du politique en mentionnant, à côté du calife, une élite savante (p. 4, 63, 65), mais la relation entre les uns et les autres est toujours comprise dans cette association.

L'auteur aurait pu s'interroger davantage sur la notion de tradition. Celle-ci n'est pas seulement un processus de transmission actif ou génératif, elle est également un cadre institutionnel, générant des habitus propres à la classe des savants. On reste songeur quand on connaît la liste des maîtres de Ṭabarī, le milieu savant auquel il appartient et dont il est le produit, ainsi que la polyphonie qui caractérise son œuvre, de lui voir attribuer une « vulgate historiographique » commandée par le retour du califat à Bagdad après l'intermède de Sāmarrā'. Si l'auteur reconnaît la dépendance du savant bagdadien à l'égard des matériaux préexistants, s'il remarque avec Tayeb El-Hibri la transformation de l'écriture de Ṭabarī pour la période dont il est contemporain (p. 100), il persiste cependant à faire du savant bagdadien un « filtre historiographique déterminant » en relation avec la crise sociale et politique qui secoue le califat abbasside au tournant des IX-X^e siècles. Certes, nous savons que Ṭabarī se comporte en auteur, par exemple en sélectionnant les données fournies par l'un de ses informateurs, Sayf b. ʿUmar (m. 180/796) – dont une édition récente permet le travail de comparaison – mais il le fait toujours dans le cadre d'une compilation, ce qui réduit singulièrement sa marge de manœuvre. Et il en est de même pour tous les compilateurs à haute époque dont l'éthique repose à des degrés divers sur une *concordantia oppositorum*. On ne comprend pas bien d'ailleurs le traitement que l'auteur fait subir à al-Wāqidī et à al-Madā'nī en les qualifiant de « principaux acteurs de filtres historiographiques » ni celui qu'il fait subir à Ibn Saʿd et ses *Ṭabaqāt* (p. 91). Ce « filtrage » des informations n'est-il pas propre à toute écriture historique sans que cela implique nécessairement un contrôle du pouvoir politique sur le passé ?

C'est donc cette notion de « filtres historiographiques » indiquant des strates de réinterprétations liées aux huit phases de l'histoire politique des deux dynasties (p. 67-103) qu'il faudrait sans doute affiner. Ces réinterprétations sont-elles aussi directement liées à l'histoire politique dynastique ? Le politique n'est-il pas un lieu ambigu qui peut nourrir aussi bien le service que l'opposition, ou encore la distance, des acteurs sociaux que sont les savants à son égard ? N'y a-t-il pas surtout une tradition disciplinaire – méthodes et matériaux – qui ne permet pas à un

BCAI 28 (2013) Borrut Antoine: Entre mémoire et pouvoir. L'espace syrien sous les derniers Omeyyades et les premiers Abbassides (v. 72-193/692-809), recensé par Viviane Comerro
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

maître de transmettre ce qui lui plaît ou ce qui convient à son souverain ?

Comment expliquer que le point de vue d'Ibn Ḥanbal sur le Coran incréé l'ait emporté sur celui du calife et que la *miḥna* ait été un échec ? Ou que le hadith selon lequel le Prophète aurait affirmé à son oncle al-ʿAbbās que le pouvoir appartiendrait à ses descendants ne se soit jamais imposé dans les *Ṣaḥīḥ* ? Et si l'on remonte à l'époque des Omeyyades, comment expliquer que le célèbre traditionniste Ibn Šihāb al-Zuhrī – « filtre historiographique à part entière » (p. 75) – qui occupa différentes fonctions au service des Omeyyades, ait transmis des *aḫbār* fort peu amènes sur l'influence pernicieuse auprès du troisième calife ʿUṯmān, de Marwān b. al-Ḥakam, père du calife ʿAbd al-Malik et ancêtre éponyme de la dynastie ? À propos de ces premiers transmetteurs majeurs, signalons que la notion de *common link* est bien trop rapidement traitée par l'auteur (p. 62-63), alors qu'elle commande les plus fructueuses analyses des premiers matériaux de la tradition islamique.

Utiliser les termes d' « histoire canonisée » ou de « vulgate historiographique » me paraît donc impropre dans le contexte des trois premiers siècles de l'islam qui témoignent d'une histoire sociale déchirée par des orthodoxies concurrentes. Ṭabarī ne donnerait-il jamais la parole aux kharijites par exemple ? L'auteur reconnaît « qu'il fut parfois inévitable de composer avec du matériau sélectionné par ses rivaux ou concurrents » (p. 62), mais il n'en tire pas une réflexion sur la nature même de ce savoir altimédiéval. Cependant, une approche moins tranchée du contrôle politique sur l'écriture de l'histoire est souvent esquissée par l'auteur lui-même dans le deuxième chapitre (p. 66, 78, 80, 83) et on peut regretter qu'elle n'ait pas été davantage développée dans la présente édition.

Il n'en demeure pas moins que l'ouvrage d'Antoine Borrut qui témoigne d'une vaste érudition et d'une attention constante aux débats de la recherche contemporaine, ce qu'atteste une imposante bibliographie, deviendra sans doute, à juste raison, un classique des études sur la Syrie du second siècle de l'hégire.

Viviane Comerro
INALCO - Paris

BCAI 28 (2013) Borrut Antoine: Entre mémoire et pouvoir. L'espace syrien sous les derniers Omeyyades et les premiers Abbassides (v. 72-193/692-809), recensé par Viviane Comerro
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net